

La Vie parisienne ou notre reflet dans le miroir

Lionel Pons
janvier 2009

Votre serviteur attendait avec quelque impatience la sortie du DVD que le label Virgin Classics consacre à *La Vie parisienne* de Jacques Offenbach dans la production de l'Opéra de Lyon et fin 2007 et dans la mise en scène de Laurent Pelly. Au risque de paraître un peu rabat-joie, j'avoue avoir franchement détesté les précédentes incursions de Laurent Pelly chez le compositeur. L'obsession du mouvement y remplaçait parfois l'esprit, faisant presque double emploi avec ce que la musique suffisait amplement à suggérer. Cette remarque ne vaut d'ailleurs que pour la scénographie, tant les distributions étaient chaque fois non seulement idoines, mais même luxueuses, rendant pleine justice à l'œuvre.

Cette production de *La Vie parisienne*, qui n'a pas bénéficié dans la presse d'un accueil toujours chaleureux tranche pourtant de façon très heureuse sur les faiblesses du travail de Laurent Pelly dans *Orphée aux enfers*, *La Belle Hélène* ou *La Grande Duchesse de Gérolstein*. Passons rapidement sur l'apport de la « dramaturge » attitrée du metteur en scène. Visiblement, Agathe Mélinand est persuadée que la suppression de quelques répliques parlées que, sans doute, elle ne juge pas assez « dans le vent », et l'adjonction de quelques trivialités bien senties sont indispensables à la remise au goût du jour de Meilhac et Halévy. Faisons jeunes, que diable, et conjurons la peur de la ringardise avec ces quelques replâtrages qui ne sont pas précisément drôles ! Un livret est affaire d'esprit, et les comparses d'Offenbach n'en manquaient pas, mais n'est pas drôle ou corrosif qui veut. En dehors de cette réserve, on ne peut que louer ce DVD qui se regarde et s'écoute avec un plaisir manifeste.

La distribution est jeune, mais mieux que bien choisie. Péleas de premier ordre, Jean Sébastien Bou est un Gardefeu de premier rang. Vocalement parfaitement en place, bon comédien et s'acquittant de sa tâche avec un plaisir visible et partagé, il irradie de présence scénique l'ensemble du plateau. Marc Callahan surprend agréablement en Bobinet. On s'habitue très vite à son accent, et même si la voix n'est pas celle d'un fort baryton, il est parfait d'un bout à l'autre, drôle et attachant. Du côté de ces dames, la palme revient haut la main à Marie Devellereau. Sa prestation dans le rôle de la gantière la conduit à passer de l'ingénue à la courtisane avec une aisance déconcertante, renforcée par une technique sans faille. Plus retenue, mais pleine de qualités se révèle la Metella de Maria Riccarda Wesseling.

Laurent Naouri rend presque touchant le personnage du Baron suédois entraîné, avec son propre consentement, dans le tourbillon des fêtes parisiennes. Mais c'est l'ensemble de la distribution qu'il nous faudrait citer ici. Mention toutefois au brésilien de Jésus Garcia. Vibrant de joie de vivre, crédible jusque dans ses débordements, il incarne à la perfection ce personnage fugace mais si représentatif.

Représentation, c'est bien le mot dont il s'agit. Car la mise en scène souligne l'actualité du livret. Cette société qui s'étourdit, s'oublie, s'anéantit dans la quête effrénée du plaisir, dansant comme sur un volcan, n'en doutons pas c'est la nôtre, plus de cent ans après la création de l'œuvre. Chaque détail scénique est une trouvaille qui nous transporte du sourire au malaise. Jamais Pelly n'a aussi bien servi Offenbach, et la direction énergique (mais pas trop précipitée) de François Roussillon ne contribue pas peu à la présente réussite. C'est un miroir qu'il nous tend, et qui ne nous renvoie guère d'image flatteuse. Qu'importe, il faut avoir la force d'en sourire, le message n'a pas vieilli depuis Rabelais.

La parfaite coïncidence de la mise en scène et de la musique vient sans doute de ce que la première ne sonne pas comme un pléonasme avec la seconde, mais comme un prolongement logique. Le seul regret que l'on formulera est la suppression, hélas commune, de l'acte IV. Presque entièrement parlé (un seul numéro chanté), ce dernier fait apparaître la fiancée officielle de Gardefeu et permet de comprendre comment et pourquoi la baronne est informée de l'inconduite de son mari. Cet « acte des femmes » manque cruellement, d'abord parce que les chanteurs, excellents comédiens ici, lui auraient donné toute sa dimension, ensuite parce qu'il demeure indispensable à la cohérence de l'action. Rien n'explique le dénouement de l'ouvrage : pourquoi Metella connaît-elle la baronne, comment le baron réalise-t-il que Gardefeu l'a bernée ? Plutôt que l'ajout de quelques répliques discutables, le travail de la dramaturge attitrée de Laurent Pelly aurait pu contribuer à maintenir tout ou partie de cet acte négligé.

C'est une réserve de pure forme, face à une réalisation exemplaire, dont on souhaite qu'elle ne soit pas la dernière du genre et surtout qu'elle trouve un accueil chaleureux auprès de tous les publics.